

bras. Avec une inflexible ténacité, ils se frayèrent un chemin à travers les épais massifs de cèdres et de sapins qui couvraient les rocs du Taurus; ils s'enfoncèrent dans les gorges et les ravins de ces montagnes inconnues qu'avait rarement foulées pied humain, du sommet desquelles descendaient des torrents impétueux dont la nature forçait les sources à jaillir. Ils allèrent à travers ces torrents et ces ravins à la recherche des endroits où ils pourraient mettre les pieds; chassèrent les habitants des grottes de ces montagnes ciliciennes, comme des aigles chassés de leurs aires chassent à leur tour les vautours de leurs nids, et s'établirent dans des châteaux-forts qui semblaient des nids accrochés aux cimes inaccessibles. Ils suivirent en cela l'exemple des anciens et fameux brigands de ces mêmes contrées dont ils trouvèrent encore çà et là quelques demeures abandonnées et à demi effondrées.

Une fois à l'abri dans ces repaires, ils commencèrent à descendre et à s'avancer pas à pas vers la plaine, s'emparant chaque jour d'une parcelle, d'un lambeau de terrain. Enfin, ils occupèrent toute la Cilicie, dans sa plus vaste étendue, et la gardèrent en maîtres durant plus de deux siècles. Ressérés dans d'étroites limites, entourés de voisins puissants, peu endurants, agités et remuants, les Arméniens présentèrent au monde un spectacle capable d'étonner, qui mérite d'être enregistré dans les annales du moyen-âge, spectacle véritablement digne d'admiration et qui appelle la considération de tout historien de cette époque et de tous les temps.

Qui fut donc l'instigateur de cet acte d'audace ou de désespoir? Et par quelle cause particulière a-t-il été poussé à l'accomplir? – Tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de notre pays le savent bien et se rappellent la fin tragique de Kakig, le dernier roi de la dynastie des Bagratides; ils se souviennent des événements qui amenèrent cette fin cruelle. Déjà, la prise par trahison de la ville d'Ani avait exaspéré les Arméniens contre les Grecs: depuis longtemps les querelles religieuses avaient irrité les premiers contre ceux-ci. La mort tragique de Kakig vint allumer dans le cœur des Arméniens une haine plus encore violente.

Les difficultés naturelles du pays et son éloignement du siège du gouvernement de l'Empire, le peu d'énergie politique de ce gouvernement qui ne sut point réprimer dès le début, la révolte de sujets qui ne parlaient point sa langue et n'avaient point ses manières de voir, la situation du pays entre les provinces des Kamirs (Cappadoce) et de Lycandon, furent un puissant auxiliaire à la révolution et augmentèrent l'audace de ceux qui la fomentaient. Cependant,